

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Trimestre \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON DE CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

Il y eut dans cette éclatante apparition une combinaison unique de l'antiquité et de la cavalerie, pareil à la fusion de l'art du moyen âge et de l'art antique sur les monuments de ce temps.

C'est comme une fleur étrange et splendide qui ne se verra qu'une fois.

Ni avant, ni après on n'aura eu parmi nous l'idée d'une si élégante créature, non pas que cette élégance soit son domaine exclusif : les hommes élevés près de lui et de sa génération sont comme des figures détachées des toiles de Raphaël et du Titien, artistes et modèles réagissant les uns sur les autres, mais François semble le premier entre cette race olympienne.

François avait deux ans lorsqu'il perdit son père en 1496.

Élevé par les soins de sa mère qui l'adorait, il était allé sur l'ordre du roi Louis XII, habiter le château d'Amboise avec elle, la princesse Louise, et sa sœur, Marguerite de Valois.

Le roi lui avait donné pour précepteur en chef le maréchal de Glé, qu'il avait nommé capitaine-commandant du château d'Amboise.

Ce fut en ce temps-là (en 1500) que le roi plaça auprès de François d'Angoulême, un jeune page, le sieur de Fleurange.

Fleurange, fils de Robert de la Marck, avait été envoyé à la cour de Louis XII.

Fleurange avait alors neuf ans. Le roi l'accueillit bien, puis il lui dit :

GLORIA VICTIS

A La Memoire

DE

LOUIS RIEL

NE À SAINT BONIFACE EN 1844.

MORT À REGINA, LE 16 Novembre 1885.

Victime du fanatisme orangiste et de son dévouement à la cause de ses frères les métis.

— Mon fils, soyez le bienvenu. Vous êtes trop jeune pour me servir, et pour ce, je vous envoie devers M. d'Angoulême, qui est à peu près de votre âge, bien que plus jeune, et je crois que vous tiendrez bon ménage.

— J'irai où il vous plaira me commander d'aller, répondit Fleurange, je suis assez vieux pour me servir, mon roi, et aller à la guerre si bien vous le voulez.

— Non, mon ami, répliqua le roi, vous avez bon courage, et j'aurais peur que les jambes ne vous faillissent en chemin. Je vous promets que vous irez, et quand j'irai vous manderai.

Le maréchal de Glé reçut avec empressement le compagnon des jeux et des plaisirs du comte d'Angoulême, et le *Jeune Adventueux* ne tarja pas à être dans les bonnes grâces du beau prince.

François avait alors cinq ans et demi, mais il était fort avancé pour son âge.

C'était, pour les deux enfants, tous les jours divertissement nouveaux. M. d'Angoulême et le *Jeune Ad-*

ventueux jouaient à l'escaille, jeu récemment importé d'Italie, et qui se jouait, disent les mémoires du temps, avec une balle pleine de vent et assez grosse.

C'était le ballon. Mais ce n'était pas au ballon qu'il s'appliquait le nom d'escaille.

— L'escaille, — dit Fleurange dans ses Mémoires, l'escaille, qu'on tient dans la main, est fait le devant en manière d'une petite escabelle, dont les deux petits pieds sont pleins de plomb, afin qu'elle soit plus pesante et qu'elle donne plus grand coup.

M. d'Angoulême et le *Jeune Adventueux*, avec beaucoup d'autres jeunes gentilshommes, passaient le temps à tirer l'arc.

François acquit bientôt une réputation justement méritée dans l'art difficile de l'archer. Rarement il lui arrivait de manquer le but.

Il tirait de la serpentine avec des petites flèches, et il mettait dans le blanc, à grande distance, avec une régularité tellement merveilleuse, que ses amis en demeuraient absolument et complètement ébahis.

Ledit sieur d'Angoulême et ledit *Jeune Adventueux* laschaient des *panis de rete*, et toute manière de harnois, pour prendre les corfs et les grosses et méchantes bêtes sauvages des bois.

François quoiqu'un jeune enfant était d'une force corporelle tellement grande qu'il jouait à la grosse boule contre le jeune *adventueux*, son aîné de quatre ans, et Brion, avec lequel il y avait la même différence d'âge.

Or, ce jeu de la boule qui est un jeu d'Italie, non accoutumé par de là, qui est aussi grosse qu'un tonneau plein de vent, et se joue avec un bracelet d'airain bien feultreux, avec des corroyes de cuir, et s'étend depuis le coude jusques au bout du poing, avec une poignée d'estain qui se tient dans la main.

Et ce jeu est fort plaisant à ceux qui s'en aident, duquel le dit seigneur François d'Angoulême jouait merveilleusement bien plus qu'un homme que j'ay vu de son temps ; car il était grand et faitot pour le faire, car ce jeu demande grande adresse et énergie puissances.

François et ses amis s'amusaient encore à bâtir des petits châteaux, des bastilles, et ils s'assailaient tour à tour, les uns assiégés, les autres assiégeants, avec un tel entrain qu'il y en avait souvent de bien battus et bien frottés.

Les jeux prirent des proportions telles, qu'on se servit d'épées et d'armes offensives et défensives, armes courtoises, il est vrai, mais enfin tailladant assez proprement pour qu'un jour que M. de Vendôme assistant à ce jeu, il s'en alla tout affolé.

C'est au milieu de ces jeux que le comte d'Angoulême fut à l'âge de six ans, emporté par une ha juvénile que le maréchal de Glé, son gouverneur, lui avait donnée.

Voici comme la princesse Louise de Savoie raconte elle-même cet accident dans son *Journal d'Amboise* :

« Le jour de la Conversion de Saint Paul, le 25 janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon Cosar et mon fils, auprès d'Amboise, — dans la garène, près la maison de *Sauvage*, fut emporté au travers des champs par une haquenée que lui avait donnée le maréchal de Glé ; et fut le danger si grand, que ceux qui étaient présents l'estimèrent irréparable. »

« Toutes fois Dieu, — protecteur des femmes veuves et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, cognoissant que, si cas fortuit m'eût soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée. »

En grandissant, François reçut, dans ses moindres détails, son instruction d'éduquer.

Lui et ses amis s'arrêtaient de pied en cap, et on se mit à faire joutes et tournois de toutes les sortes qu'on se pouvoit adviser bien.

« Ne faust qu'à jouter au vent, à la selle dessaignée ou à la napp. »

« Jamais prince n'eust plus de passe-temps qu'avait mon dit seigneur, et estre mieux endoctriné que macame sa mère l'a toujours nourry. »

A ces plaisirs, s'adjoignaient ceux de la grande chasse.

Un jour, il y avait fête au château d'Amboise et belle réunion de jolies dames.

François avait désir de les amuser.

On avait pris vivant un énorme sanglier, vieux solitaire, aux défenses capable d'éventrer un bouc.

François ordonna qu'on l'échat le sanglier dans la cour pour s'amuser à le faire chasser par les gros chiens. La cour du château était carrée et avait deux galeries.

La galerie basse. La galerie haute. Quatre escaliers tournants étaient

placés aux quatre angles.
 Pour empêcher le sanglier de monter on avait fermé les entrées des escaliers avec de grands bahuts.
 Les galeries étaient pleines de spectateurs, et de spectatrices.
 Le prince s'était mis sur la galerie entre le portail et les chambres de la princesse Louise et de Marguerite de Valois.

François divaguait avec les gentilshommes attendant que toutes les belles dames fussent parées et prêtées.
 Le sanglier était seul dans la cour les chiens n'étaient pas encore lancés.

Tout à coup l'animal que la vue des spectateurs rendait furieux, aperçut un passage près du bahut. Il se précipite, brise le bahut et pénètre dans l'escalier qu'il gravit. Les spectateurs de la première galerie furent saisis de frayeur.

"Ils se essaient de reculer, mais ils ne le peuvent, pour la presse qui y estoit si grande dans cette galerie. Les uns se prirent à monter sur l'accoudoir des galeries et embrassoient les piliers, se tenant à califourchon pour se jeter dans la cour, si besoning grand eust absolument esté.

"Et ne se fault point esmerveiller si on y devait avoir peur, car ils n'avoient nuls bastons propices à oul defendre d'une si cruelle beste, avecques ce que l'ung eust empêché l'autre."

Toutefois, le sanglier ne s'occupait pas d'eux.
 Montant rapidement les degrés, il courut droit vers l'endroit où se tenait le prince François d'Angoulême. La porte de la chambre de la princesse Louise était ouverte : rien n'était donc plus facile que se mettre à l'abri.

Mais François se mit à rire, et, ordonnant à tous ceux qui étaient là, hommes et femmes, de se placer derrière lui, il attendit.
 Je veux voir ce que le sanglier tentera contre moi ! dit-il.

Les princesses étaient en proie à une frayeur extrême, et plusieurs gentilshommes voulurent s'interposer, mais François ordonna à chacun de ne pas bouger avec une autorité telle qu'on lui obéit passivement.

Le sanglier s'avancait lentement, mais furieux, la gueule pleine d'écume, faisant craquer ses mâchoires avec des accompagnements de grognements effroyables.
 La place était libre.

François était seul, à dix pas en avant de la foule, en face du sanglier. François tira froidement son épée. Le sanglier était à deux toises... Il s'arrêta, puis il boudit, il s'élança, il se rua...

François le reçoit l'épée tendue. Le fer entre au défaut de l'épaule, pénétrant profondément et se brisa... Mais le sanglier tombe mort !
 On pense si la joie et les acclamations furent grandes et unanimes.

En 1506, Arthur Gouffier, sire de Boisy, avait remplacé le maréchal de Gié comme précepteur de François.

Arthur, qui avait longtemps guerroyé en Italie, y avait pris le goût des lettres, et des sciences, et des arts.

Il s'efforça de faire partager ces goûts à son élève et il réussit. L'amour de la culture intellectuelle était d'ailleurs, pour le jeune prince, une tradition de famille qui remontait jusqu'à son aïeule la noble et gracieuse Valentine Visconti.

Son grand-oncle Charles d'Orléans avait été le plus élégant poète du quinzième siècle.
 Mais ce dont il tira son instruction surtout, et ce fut de la lecture des romans de chevalerie, à laquelle il s'attachait avec passion.

Dans ces romans, il cherchait des modèles, et ce fut à cette source qu'il puisa ses notions sur les droits et sur les devoirs de la royauté.

Il conçut l'idée d'un roi-chevalier, gracieux, magnifique pour ses courtisans, galant pour les dames, terrible à ses ennemis, se signalant par de grands coups d'épée à la manière des Rolands et des Amadis, sans connaissance ni soucis de l'art de la guerre.

Au reste, tout en lui existait pour lui donner des idées.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 40 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
 Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Novembre 1885.

UNE FILLE D'ÈVE

Monsieur et madame lisent leur journal au coin du feu. Mr dont les affaires se ressentent de la pivoite est d'une humeur de dogue, madame qui a besoin d'une robe est d'un entrain charmant.

Madame. — (cessant de lire son journal:) Décidément la guerre est déclarée en Serbie et en Birmanie.

Monsieur. — (qui pense à ses fortes échéances du 1er décembre:) Je ne m'en fiche pas mal.

Madame. — Mon Dieu comme tu es indifférent à tout !

Monsieur. — Dame ! Les gouvernements Serbe ou Anglais ne me doivent rien. Je n'ai donc pas à craindre que leur billet me revienne protesté le 1er du mois.

Madame. — Les troupes anglaises marchent sur Mandalay. Toutes les feuilles de Londres confirment cette intéressante nouvelle.

Monsieur. — Intéressante ! En quoi, intéressante.

Madame. — En ce que le gouverneur des Indes anglaises, pour parer aux frais de cette nouvelle expédition est obligé de faire argent de tout... il fait vendre à perte... il écoule à tout prix... Tiens par exemple les étoffes de cachemire ont dégringolé de 10 pour cent... et la petite Mme Boniface de la rue St Hubert, dont le mari est toujours à la piste de bonnes occasions, a tout de suite acheté deux costumes de cachemire pour sa femme...

Elle sera chaudement habillée, cet hiver, je t'en réponds (Avec un soupir). Ah ! on ne la laisse manquer de rien celle-là.

Monsieur. — A l'entendre on dirait que tu manques de tout, toi. Il est bien évident que si tu avais besoin d'un costume (chaud comme tu le dis) je serais le premier à te l'offrir... mais comme tu n'en as nul besoin.

Madame. — Pas besoin, où prends-tu cette idée-là.

Monsieur. — Permetts-moi de parler. Sur vingt-quatre heures tu en restes 12 au lit; voilà donc la moitié du temps pendant lequel de bonnes couvertures te sont beaucoup plus utiles qu'un costume, tu ne peux le nier ? continuons ; Tu m'as tracassé, poursuivi, harcelé pour avoir un appareil de chauffage que j'ai fini par faire poser, et, par le plus grand des hasards, je suis tombé sur un appareil qui chauffe !!! qui chauffe même à un tel point que avec un rien de feu on étouffe... je te l'ai entendu dire cent fois. Tu as donc déjà trop chaud pendant les dix heures que tu fais les cinquante tours dans la maison... Donc, avec ton costume des Indes si lourd et tant épais, au milieu de la chaleur qu'il fait ici, tu foudrais en eau et serais obligée de te dévêtir pour ne pas suffoquer.

Restent maintenant les deux heures pendant lesquelles tu sors ; mais comme tu prétends ne pas savoir marcher à pied, tu te fourres toujours dans le sleigh avec une bonne boule d'eau bouillante et des montagnes de fourrures. Voilà donc tout ton temps pris... Ah ! si la journée avait une vingt-cinquième heure tu pourrais venir me dire que. Et encore, moi, je serais capable de te demander comment une femme répète sans cesse qu'elle ne souffre jamais que du froid aux pieds, peut avoir besoin d'une robe si chaude sous ses fourrures... Ce serait donc bien inutilement gaspiller mon argent...

Madame, rageuse. — Ton argent ! qui te demande ton argent ! En causant, je te dis simplement que les tissus des Indes ont baissé de prix, et vite, tu en conclus que je me roule à tes pieds pour avoir un costume dont je n'ai nul besoin.

Monsieur. — Nul besoin, je le sais, car l'hiver dernier quand tu m'as fait payer trois robes, si je me suis décidé à cette folie, c'est en t'entendant vanter la qualité et la solidité des étoffes qui devaient durer dix ans. Or, ces robes, à ton compte, ayant encore neuf années devant elles, nous pouvons respirer avant de songer sérieusement à ce costume en tissu de l'Inde tombé à bas prix... Et note bien que dans cinq ou six ans ce prix sera encore diminué... l'occasion sera encore meilleure...

Madame, revenant à son sujet par la tangente. — Mais puisque je te répète que je n'en veux nullement de ton costume. Oh ! non, je suis bien trop fière pour m'exposer à un refus... même quand il s'agit de ton intérêt.

Monsieur. — Mon intérêt ! en quoi, mon intérêt ?

Madame. — De ta réputation commerciale si tu aimes mieux.

Monsieur. — Qu'est-ce que tu me chantes là

Madame. — Rien, Rien.

Monsieur. — Mais si, explique, toi.

Madame. — Bien, dis-je, un simple mot en l'air de Mme Boniface : "Votre mari, me disait-elle, est économe, et dans le commerce c'est un tort. On se le figure gêné dans ses affaires et ça nuit à son crédit."

Monsieur. — Gêné ! moi gêné !

Madame. — Voyons, ne vas-tu pas te fâcher pour une plaisanterie ? A quoi bon t'inquiéter des on-dit ? Que t'importe que des imbéciles, parce qu'ils voient Madame Boniface toujours vêtue à la dernière mode, aillent crier que son mari marche en tête du commerce Montréal.

Monsieur, (en colère). — Ce n'est fichtre pas vrai ! Ah ! il faut coudre des costumes sur le dos de sa femme pour soutenir une réputation commerciale... ne m'as-tu pas dit que Boniface avait payé de ces fameux costumes à sa femme ?

Madame. — Oui, deux.

Monsieur. — Moi, je t'en offre quatre !

Madame, à part. — Ouf ! je les tiens ; ça n'a pas été sans peine.

L'omnibus des Gros-Ventres

Une idée originale.
 Il paraît qu'on va créer à Elimbourg des omnibus pour les gens obèses. Ces voitures seront de grandeur ordinaire, en tout semblables aux omnibus déjà existant mais différent cependant en ceci : les séparations qui sont entre les places pourront être enlevées à volonté, et deux places pourront ainsi n'en faire qu'une.

De cette façon, les gens obèses pourront désormais prendre l'omnibus et se faire véhiculer à leur aise, en payant toutefois le double du prix ordinaire.

Mais voilà un petit progrès qu'il pourrait convenir de réaliser à Montréal où il est aussi désagréable qu'ailleurs de se trouver en tramway à côté de personnes débordantes.

On assure d'ailleurs que M. X..., prêchant pour son saint, c'est-à-dire pour son abdomen volumineux, a déjà adressé au conseil municipal une pétition dans ce sens.

Espérons pour M. X... et surtout pour ses infortunés voisins des voitures publiques, que cette pétition sera couronnée d'un prompt succès.

SOIR D'AUTOMNE

Temps mélancolique d'automne,
 J'adore pour me souvenir,
 Ton jour paisissant qui s'étonne
 De voir le soir sitôt venir.

D'un regard perdu j'aime à suivre
 Le vol pensif de mes regrets
 Vers tes couchants rayant de cuivre
 La chevelure des forêts.

Et, blanches parmi les fumées
 De tes horizons incertains,
 A voir passer les biens-aimés
 De mes rêves déjà lointains !

NOUVELLES BIZARRES

A la Morgue :
 — Je viens de voir le cadavre d'un noyé.
 — Quel âge avait-il ?
 — Ma foi, je ne sais pas trop ; mais il était encore vert.

Lili est parfois d'une indiscrétion terrible.
 On est à table. Des amis sont venus dîner à la maison, et l'on cause de la pluie et du beau temps.
 — La température s'est rafraîchie, fait un convive.
 — Les rhumes sont à l'ordre du jour, dit un autre.
 — Oh ! s'écrie Lili, maman ne s'enrhume pas ; pas de danger, elle se met toujours tant de coton dans la poitrine !

Avant et après. Sujet pour tableau à double comparativement :
 Mlle Jeanne a le menton appuyé sur ses deux mains et ses deux coudes posés sur la table.
 Paul, la contemplant avec extase :
 — Quel charmant abandon !
 Six mois après :
 Mme Paul est dans la pose ci dessus décrite.
 Son mari la regardant et haussant les épaules.
 — Quelle tenue, bon Dieu ! quelle tenue !

Pendant un des terribles coups de vent qui ont marqué cette dernière période, M. Calinaux se trouvait à bord d'un navire qui fut jeté à la côte de Terre-Neuve.
 "Que d'erreurs on propage ! a-t-il écrit depuis à sa famille. Sur le rivage où nous avons été jetés, pas un chien n'est venu à notre secours !"

Les enfants terribles :
 Il est sept heures du matin, et Toto entend son père rentrer. Alors, s'adressant à sa maman.
 — Mère, voilà petit père qui rentre... se lever !

COUACS

On parlait dans un bureau de journal d'un auteur dramatique dont... l'économie est passée en proverbe.
 — Je l'ai trouvé quelquefois très obligeant, dit un des causeurs, ami de l'auteur en question.

— Moi, répond un autre, je lui avais emprunté un mouchoir, il m'a réclamé une paire de draps.

Au baccalauréat des sciences.
 — Pouvez-vous me dire quelles sont les propriétés de la chaleur ?
 Le candidat avec calme :
 — Les propriétés de la chaleur varient avec les individus. Ainsi, chez moi, par exemple, la chaleur à la propriété de m'abrutir absolument.

Un villageois vient réclamer un de ses parents — à la Morgue.
 — A-t-il un signe particulier auquel on puisse le reconnaître ? demande le gardien.
 — Oui : il est muet.

— Joséphine, dit madame, en montrant un vase, vous avez cassé ce vase avouez-le.

Joséphine rougit.
 — Voyons, avouez ; je ne vous dirai rien.
 Joséphine s'enhardit :
 — Ce n'est pas ce vase, madame, que j'ai cassé. C'est l'autre !

Exagération féminine.
 On parle d'une bonne amie qui a la rage de la loterie.
 — Et une superstition avec ça !
 Figurez-vous qu'à la dernière loterie elle a couru partout pour avoir le numéro 99.

L'autre très tranquillement :
 — Ça doit être le chiffre de son âge !

Les enseignes alléchantes :
 Lu dans les environs de l'Ecole de médecine l'écriteau suivant au-dessus d'un magasin :
 "A la grande renommée du cervelas
 Charcuterie de la Clinique"
 Merci bien.

Calino est devenu acteur et, avec sa veine accoutumée, il a le plus grand succès. Comme un de ses amis le complimentait :

— Il faut cependant, fit Calino, qu'un de ces soirs j'aille au parterre pour m'applaudir.
 — Mais c'est impossible, puisque tu joues sur la scène.
 Calino réfléchit un instant.
 — C'est juste. Eh bien ! j'irai dans la salle pendant les entr'actes.

Un grand médecin parisien a pris un nouveau domestique, encore peu au courant de son genre de service, mais d'une tournure d'esprit assez originale.

L'autre jour, vers deux heures, il va trouver son maître, qui achevait de lire un journal dans la salle à manger, en dégustant un fin moka.
 — Monsieur dit-il, il y a déjà du monde au salon pour la consultation.
 — Combien de personnes ?
 — Deux.

— Mais, imbécile que vous êtes, je vous ai déjà dit vingt fois qu'il ne fallait me prévenir que quand il y avait cinq ou six personnes au moins.
 — Je comprends, a répliqué le domestique piqué au vif. Monsieur veut avoir un public suffisant avant de commencer ses tours.

Dans un magasin de confection.
 — Combien est ce veston ?
 — Quinze francs.
 — Hum ! il ne doit pas être très bon.

L'employé, souriant :
 — Pas très bon ! Il est peut-être meilleur que ceux que nous vendons 120 fr.

Un affreux récidiviste a trouvé sur la voie publique un bracelet en or garni d'émeraudes.
 Le lendemain, il en lit dans les journaux la description accompagnée de la note suivante :

Mademoiselle X... prie la personne qui l'aura trouvé de vouloir bien le rapporter chez elle, car elle y tient beaucoup.
 — C'est bêtise ! dit-il, j'y tiens autant qu'elle.

Horrible !
On demandait à un épicier :
— Avez-vous des pruneaux de Tours ?
— En voilà.
— Et des pruneaux d'Agen ?
Et l'épicier montrait la même corbeille.
— Il n'y a donc pas de différence ?
— Pardon ! Toute la différence est dans la façon dont on les digère !

Entre médecins.
Premier docteur. — Moi je n'ad-
ministre jamais que des purgatifs vé-
gétaux, le séné de préférence.
Deuxième Docteur. — Alors, ce
sont des purgés senté qu'il non.

Définition des canonniers russes
par Guibollard :
— Slaves d'artillerie.

Borrichon, apercevant dans la rue
un pseudo aveugle qui vient de détra-
quer la boîte dont il se sert pour fai-
re tomber les sous et aboyer les
chiens, s'approche gracieusement et
lui lèche cette sentence :

— Mon ami, rappelez-vous que la
précipitation est contraire au bon
orgue.
Puis il s'éloigne.

Mme Garantas, bouchère onichie,
laide à plaisir, s'est fait une cour
d'affamés, en tenant table ouverte. A
force d'importunités, elle a attiré un
homme plus spirituel que poli, et,
pour la séduire, elle a, ce jour-là, dé-
valisé les halles.

Après un saumon gigantesque ap-
paraît une dinde monumentale :

— Décidément, madame, fait l'in-
vité en se tournant avec un sourire
vers la maîtresse de la maison, on ne
voit chez vous que des monstres.

Plus tard, à un flagorneur qui,
faisant mine de s'extasier devant la
parvenue, s'écriait :

— Elle fait tourner toutes les têtes.
— Oui, dit-il, de l'autre côté !

Entre un parvenu et un bohème.

Le parvenu. — Je t'attendrai après
dîner. Au revoir.

Le bohème, mélancolique. — Après-
dîner. Adieu, alors !

Un journal de Paris, dans une no-
tice biographique fort curieuse sur
Mlle Krauss, la célèbre chanteuse
de l'Opéra, raconte qu'un soir, au
théâtre de Turin, Victor-Emmanuel
fut si émerveillé qu'il offrit à la can-
tatrice une place dans sa loge pen-
dant l'entracte.

On a beau ne rien entendre aux
mélodies, lorsqu'elles jaillissent com-
me des flammes des lèvres de cette
incomparable chanteuse, on est pris
d'une sorte d'éblouissement. Le roi
galant homme partagea la sensation
des simple mortels qui composaient
l'assistance. Non content de l'ad-
mettre dans son intimité, il fit à la
diva un magnifique présent. Il se
tint debout devant elle, gracieux et
empressé, selon son habitude, pen-
dant tout le temps que dura cette ré-
ception improvisée.

Gambetta, d'après le même jour-
nal, manifestait d'une autre façon
son enthousiasme pour la Krauss : il
l'embrassait démocratiquement sur
le front.

Le vicomte G. élan a reçu l'autre
jour une gifle à son cercle.

On discute les conditions du duel
qu'il ne peut éviter.

— Un duel sérieux, vous savez, dit
le vicomte à ses témoins. Il faut qu'il
y ait mort d'homme !

— A quoi voulez-vous vous battre ?
Choisissez...

— Un combat terrible, je vous dis.
Un seul pistolet chargé et on tirera
à cinq pas. Comme offensé, j'ai le
choix des armes, je prendrai le pisto-
let chargé !

On parle devant M. de Calinaux
d'un récent duel qui a eu lieu dans
le midi de la France et où les adver-
saires ont échangé six balles sans
résultat.

— Six balles sans résultat ! s'écrie
l'illustré crétin ; ils auraient bien pu
se me sembler, s'arrêter après la pre-
mière, puisqu'ils ne devaient pas se
toucher !



Sir John est resté sourd à toutes les prières, il a fait comme l'autruche qui cache la tête sous son aile croyant échapper aux chasseurs. Comme l'autruche il s'est trompé. Le crime qui vient de se commettre retombera sur lui et sur ses descendants, et son sur-
nom dans l'histoire sera celui de *Bourreau*.



Un abonné du *Monde* lit les atrocités de l'enlèvement des picotés.



Je vais aller en dire un mot au maire Beaugrand, à l'hôtel-de-ville.



C'est une affaire bien terrible.



RESULTAT DE L'ENTREVUE

Au ministère :
Un chef de bureau, surprenant un de ses employés qui rentre en tapinois :

— Monsieur, je vous défends de vous absenter, sous aucun prétexte. — Entendez-vous bien sous aucun prétexte.

Le lendemain, que remarque-t-il sous la table de l'employé ? Un vase de porcelaine blanche.

M. Belletête de Vieillard est un vieux beau, qui se fait teindre.

Un domestique a remarqué que dans les journées chaudes la teinture faisait, en coulant sur les joues de son maître, de véritables taches d'honneur.

— Monsieur devrait bien, quand il sort, lui dit ce ser-
viteur empressé, emporter du papier buvard pour effacer ses petits pâtés ?

Toujours les médecins :
— Docteur, vous paraissiez tout
pâle.
— Je suis malade.
— Qui vous soigne ?
— Moi-même.
— Alors c'est un suicide.

Un ami de Champoireau vient
d'être renversé par un omnibus et
passablement écrasé. Néanmoins, il
n'est pas mort sur le coup.

On le transporte chez lui. Cham-
poireau vient le visiter :

— Voyons, mon ami, rassure-toi.
Quand la mort n'est pas subite, il est
bien rare qu'elle soit instantanée.

Par à peu près.
— C'est curieux, j'ai tiré vingt-
cinq cartouches et je n'ai pu tuer
un lapin.
— Il y a loin entre le coup et les
lièvres !

Une présentation :
(Avec flamme) : Je vous présente
un écrivain de mérite, un homme de
valeur, une de nos célébrités... mon-
sieur... monsieur... (se penchant sur
le monsieur présenté, à part), com-
ment, vous appelez-vous donc déjà ?

Le docteur est appelé en consulta-
tion près de la belle-mère de X...

Il examine attentivement la mala-
de et ne se prononce pas. Le lende-
main, il cause longuement avec le
gendre.

— Pourquoi diable êtes vous resté
si longtemps avec lui ? demande le
beau-père.

— Il fallait bien habituer votre
gendre à cette idée que votre femme
peut en réchapper !

James Rousseau avait des mots
charmants.

Il écrivit un jour dans la *Gazette
des tribunaux* :

“ Le condamné à mort Noirof fai-
sait mine de feuilleter la Bible.

“ Quand le vénérable abbé de la
prison entra dans son cachot :

“ Quel passage cherchez-vous ? lui
dit avec bonté l'ecclésiastique.

— Monsieur le curé, répondit le
condamné, je cherche un passage...
pour me sauver.”

Il y a des gens d'esprit qui ne vou-
lent absolument pas être de leur
pays.

Jean Paul, qui appartient à cette
classe de gens, ne veut pas convenir
qu'il est provençal.

— Mais enfin, lui disait un de ses
amis, puisque tu es de Mazargue, tu
es bien Marseillais !

— La belle raison ! fit Jean-Paul,
si j'étais né dans une étable, je serais
donc un veau ?

L'Etoile de la fortune brille avec
éclat sur un trio d'Algiers. — Il y a
quelques jours trois dignes citoyens
d'Algiers, La., Augustus Kevlin, me-
nuisier dans la rue Paterson ; Louis
Hymel, foreman des docks secs de Va-
lette, et Antoine O. Guillot machinis-
te coin des rues Paterson et Olivier ;
tous ouvriers industrieux et accomplis
très respectables, achetèrent un billet
de un dollar pour le tirage d'octobre de
la Loterie de la Louisiane. Hier lorsque
fut publié le résultat on constata que le
billet de un dollar avait gagné uncin-
quième du prix capitale de \$75.000.
Leur bon sens n'a pas été troublé en
apprenant qu'ils avaient gagné \$5.000
chacun. New Orleans *Daily States*,
14 Oct.

Un incompris. — Un enfant, un
vrai gamin de Paris, comparaisait
devant la police correctionnelle, sous
la prévention de vagabondage. A
l'audience, le père reproche à son fils
de n'être resté dans aucune des mai-
sons où il l'a mis en apprentissage.

Le président. — S'adressant à l'en-
fant : Ballard, vous entendez ce que
dit votre père ; il paraît que vous
êtes un petit mauvais sujet, qui ne
voulez pas travailler !

L'enfant. — Ce n'est pas ma faute
c'est mes maîtres qui me renvoient.
Le président. — Quel est votre
état ?

L'enfant. — J'étais pâ issier.

Le président. — Pour quel motif
vous a-t-on envoyé ?

L'enfant. — Parce que je man-
geais l'ouvrage.

